

NICOLAS POUSSIN ET MARGUERITE YOURCENAR OU L'EXPRESSION DE L'ENTRE-DEUX

par Anne-Marie PRÉVOT (Université de Limoges)

L'essai de Marguerite Yourcenar consacré à Nicolas Poussin, « Une exposition Poussin à New-York », fut écrit en 1940 et publié dans son recueil d'essais *En pèlerin et en étranger* (EM, p. 468-473). Ce texte constitue la référence la plus importante concernant ce peintre. D'autres références sont des propos brefs, mais néanmoins significatifs : ainsi dans *Quoi ? L'Éternité*, elle écrira : « Les grands arbres de Poussin et les bocages de Claude Lorrain prenaient racine en moi » (EM, p. 1350). Dans ses entretiens avec Mathieu Galey, rapprochant les œuvres de Maurice de Guérin et de Nicolas Poussin, Marguerite Yourcenar évoque « ces grandes figures d'une dignité surhumaine, au milieu de majestueuses forêts et de rochers, plus anciennes que l'homme » (YO, p. 584). À lire sa critique de l'exposition¹, nous sommes frappée par la dimension d'auto-commentaire yourcenarien que revêt ce texte. L'essayiste relie esthétique du détail et émotion sacrée, elle rappelle « l'aspiration classique à l'absolue beauté » et la tension vers l'universel. Mais c'est à propos d'un tableau du Louvre, absent à l'exposition de New-York, *Écho et Narcisse*, que Yourcenar se relie de manière plus originale à la vision du peintre : « ce chef-d'œuvre crépusculaire, qui fait honte à nos plates définitions de classique et de romantique, se situe au bord de l'indicible ». Ce sont les manifestations de cet entre-deux au bord de l'irreprésentable qui retiendront particulièrement notre attention. Nous entendons par l'expression « l'entre-deux », la manifestation linguistique ou visuelle de l'instant insaisissable, innommable, situé entre un avant et un après : vie-mort ; présence- disparition ; profane-sacré ; plénitude-incomplétude ; l'on ne peut saisir la fulgurance de l'instant ou du passage que par des représentations du seuil : regard, geste pictural, présence linguistique de « presque », « à demi » ; ou

¹ Onze tableaux de Poussin sont exposés, dont *Vénus et Adonis*, *La Sainte Famille Whitcomb*, *La Crucifixion*. L'écrivain évoque également des toiles du Louvre ; nous ferons également référence, pour notre propos, à des tableaux non cités dans l'essai.

inscription picturale ou scripturale des effets, seule manifestation possible des causes indicibles. L'essai servira, dans cet article, de prétexte à une réflexion sur des langages iconiques et verbaux en écho, circulation entre deux artistes qui disent « à la perfection quelques vérités graves ». Et allégeance parfois singulière de l'écrivain au peintre.

Variations sur une forme de l'entre-deux : les ruines

Le souci d'une belle ordonnance, souci qui unit Marguerite Yourcenar à l'idéal classique de Nicolas Poussin, prend paradoxalement sa forme la plus achevée parce que la plus précaire dans la représentation de la ruine. Si la ruine a symbolisé pour les Latins l'absence, le signe de lieux dont il ne reste rien, un effondrement, elle s'est ensuite chargée d'un enjeu émotionnel, de tragiques réflexions sur la fuite du temps, pour signifier, pour des écrivains comme Hugo, la représentation accomplie, achevée de l'œuvre, un éloge du temps. Marguerite Yourcenar répond à cette dernière vision par *Le Temps, ce grand sculpteur*. Nous parlerons, pour Nicolas Poussin et Marguerite Yourcenar à propos du traitement de la ruine ou de l'architecture à moitié brisée, d'une sorte d'ascèse temporelle. Pour ces deux artistes, l'œuvre humaine bien accomplie subit une déconstruction mise en œuvre par les marques du temps ; il s'agit de représenter une architecture qui, libérée d'une partie importante de ses atouts somptueux ou fonctionnels, va se manifester dans un fragment, représentation métonymique de l'absence de ce qui n'est plus et de la présence de ce qui est advenu. Des tableaux de Nicolas Poussin mettent en scène la ruine comme élément recréé, comme présence de vestiges d'où vont émerger un monde et une représentation picturale et scripturale renouvelés. *Paysage avec saint Jean à Patmos*, (1644) et *Paysage avec saint Matthieu et l'ange* (1640) construisent un univers anobli où les ruines, piliers renversés, fûts de colonnes tombés au sol sont le cadre signifiant dans lequel les Évangélistes, face à elles ou au milieu d'elles, vont rejointoyer passé, présent et avenir, l'un par l'écriture de *L'Apocalypse*, l'autre par le *Nouveau Testament*. Le paysage de l'artiste harmonieusement organisé par la verticalité des arbres, apaisé par l'eau calme, dit la métamorphose des choses, étape d'une déconstruction accomplie, d'où peut jaillir un monde nouveau. Cette relation à la ruine dans ces deux tableaux de Poussin trouve un écho particulier dans les œuvres de l'écrivain, en particulier dans la création de ses Mémoires. Dans le